



Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

8 | 2001
Varia

Mayse-Bukh et Métamorphose

Astrid Starck-Adler



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/2062>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2001
Pagination : 49-68

Référence électronique

Astrid Starck-Adler, « *Mayse-Bukh* et Métamorphose », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 8 | 2001, mis en ligne le 11 mars 2008, Consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/2062>

Mayse-Bukh et Métamorphose

Le point de départ de notre réflexion sur le thème de la métamorphose dans le *Mayse-bukh*¹, dans *l'editio princeps* parue à Bâle en 1602 chez l'imprimeur Konrad Waldkirch, fut la présence, dans ce recueil *d'agadot* talmudiques et midrachiques ainsi que de contes et de légendes, de plusieurs histoires qui traitent de ce mythe extrêmement ancien, célèbre dans l'Antiquité gréco-romaine et connu surtout grâce aux *Métamorphoses* d'Ovide et à celles d'Apulée. Mais l'Ancien Testament lui aussi contient une histoire de métamorphose : celle du roi Nabuchodonosor en bœuf (Daniel 4.30). Ces œuvres, redécouvertes et « moralisées » au Moyen Age, furent très en vogue, mais leur côté « ludique » en quelque sorte disparut au profit d'une croyance en la sorcellerie qui fit de la métamorphose l'émanation d'un pouvoir maléfique et satanique débouchant sur une hystérie collective et une chasse aux sorcières. Sa forme la plus persistante, durant des siècles – et jusqu'à aujourd'hui, particulièrement au cinéma –, fut celle de la lycanthropie, qui trouve son origine dans l'histoire de Lycaon transformé en loup dans *Les Métamorphoses* d'Ovide. Produit de la littérature européenne où le thème de la métamorphose fut abondamment traité, principalement celui du loup-garou dont notre recueil contient un exemple tout à fait remarquable, le *Mayse-bukh* a porté lui aussi sa pierre à l'édifice de la littérature métamorphique. Dans les quelques exemples qu'il contient, le *Mayse-bukh* rend compte des changements survenus dans la réception de la métamorphose et la voit soit comme miracle, soit comme punition, soit enfin comme satanisation. Ce qui rend ces histoires d'autant plus intéressantes à nos yeux, c'est que non seulement la femme y soit mêlée, mais qu'elle y joue un rôle primordial : c'est elle qui sera le catalyseur de la métamorphose, étant entendu que dans certains cas et comme il était d'usage à l'époque, cette fonction reposait sur le stéréotype de la femme séductrice et mauvaise. Mais en réalité, celui-ci ne fait qu'en souligner le trait essentiel, à savoir le discours métaphorique sur le corps. Ce corps qui, tout naturellement chez la femme, se métamorphose pour donner naissance. Cette énigme de la naissance est à la base d'une double attitude de l'homme, manifeste dans le mythe des origines :

1) Il inverse l'ordre naturel des choses en se faisant « matrice » : dans la mythologie grecque, Athéna sort de la tête de Zeus et Dionysos de sa cuisse ; dans l'Ancien Testament, Eve provient de la côte d'Adam.

2) En retour, dans la tradition judéo-chrétienne, il « diabolise » la femme dénoncée comme magicienne ou sorcière aux pouvoirs maléfiques.

Dans le *Mayse-bukh*, les histoires qui reprennent le thème de la métamorphose peuvent s'organiser autour de trois pôles :

1) la métamorphose humaine ;

a) l'homme est métamorphosé en femme : « D'un homme qui allaita son enfant à son propre sein » (10) ;

b) l'enfant n'a pas la même couleur de peau que ses parents : « D'un roi puissant qui ne pouvait pas avoir d'enfant avec sa femme et des prières ferventes qu'il fit » (134), et vice-versa : « D'un roi et d'une reine qui étaient noirs tous les deux et de la reine qui mit au monde un enfant tout blanc » (249) ;

2) La métamorphose satanisée, inséparable de la sorcellerie :

À des fins de séduction, Satan prend l'aspect de la femme tentatrice : « De rabbi Matya fils de Harach qui ne regarda jamais une femme inconnue de sa vie » (247) ;

3) La métamorphose « animale », elle aussi d'origine démoniaque :

Un être humain est transformé en animal, un animal en homme ou les deux à la fois : « D'un homme dont les dernières volontés furent que son fils achetât la première chose qu'il trouvât au marché » (143) ; « Une belle histoire qui arriva à un grand érudit qui fut aussi un homme très riche au pays d'Ouz » (227). Les animaux sont la grenouille, le loup-garou et l'ânesse.

¹ Nous avons abordé ce sujet à la fin de notre article sur « La femme dans le *Mayse-bukh*. In : *Le yiddish. Langue, culture, société*. Mélanges du CRFJ 1999. CNRS Éd. 1999. (39-64).

Si dans le *Mayse-bukh* les histoires portant sur la métamorphose sont peu nombreuses, elles y jouent cependant un rôle capital, tant par leur choix que par leur fonction : elles introduisent une continuité entre l'Antiquité et le Moyen Age, car on les retrouve tantôt dans les *agadot* du Talmud, telle la femme magicienne transformée en ânesse par le rabbin qui la chevauche pour se rendre au marché (Sanh. 67b), tantôt dans les histoires élaborées au Moyen Age, comme celle du loup-garou (227), rédigée directement en yiddish. Cette dernière, tant par souci de judaïsation que par une confluence remarquable, est présentée comme une émanation de l'époque biblique, grâce au lien établi entre cette croyance extrêmement vivace au Moyen Age et le roi Salomon, un des personnages-clé du recueil et dont les légendes que contenaient déjà le Talmud sur sa faculté à maîtriser et à utiliser les démons² étaient très en vogue en Europe à ce moment-là. Quelle magnifique illustration du processus de transfert culturel³ ! Nous voyons s'opérer un phénomène de réintégration qui repose sur une démarche métamorphique, démarche qui affecte à la fois la narration elle-même, la *mayse*, genre nouveau *in nascendi*, à la confluence de l'oral et de l'écrit, et la structure narrative du recueil, fort complexe du fait de la diversité du matériau, révélatrice d'une récréation *in situ* et non pas, comme on a voulu le croire, d'une mauvaise reproduction de textes antérieurs. De plus, cette narration s'effectue à l'aide d'une langue en plein essor, le yiddish, qui se transforme sans cesse. C'est ainsi que le *Mayse-bukh* se situe au seuil de la modernité qui déclenchera le passage ultérieur de l'*imitatio* à la *mimésis*⁴ : peu à peu, l'écriture ne sera plus conçue comme une réécriture des modèles anciens, mais on cherchera à se délivrer de l'emprise de l'écrit en s'autonomisant et en accordant à l'auteur lui-même, homme ou femme, après Dieu, l'importance et la faculté d'un demiurge. C'est pourquoi, derrière l'anonymité du recueil, se profile bel et bien l'empreinte du compilateur, Yaacov Buchhändler, aussi bien dans l'agencement que dans la succession des histoires, ainsi que dans la présence de certaines d'entre elles. D'ailleurs le compilateur ne dit-il pas dans l'introduction qu'il est tout prêt à écrire un livre de ce genre pour distraire ses lectrices ?

Le fil conducteur du recueil est le savoir, un savoir partagé entre l'homme et la femme, un savoir issu de l'instruction et de l'érudition, un savoir téléologique ; c'est lui qui opérera la métamorphose fondamentale signifiée par le *Mayse-bukh*, celle qui permettra la venue du Messie et qui fera échec à la mort, à cette mort évoquée dans les deux histoires qui encadrent, non par hasard, le recueil tout entier : la première, une *agada* du Talmud (Chab. 13a-b), *De la mort prématurée d'un érudit*, et la dernière, tirée du *Sefer Hassidim*, *Un homme pieux qui mourut en laissant de beaux livres*.

Ce qui frappe dans les deux titres, c'est la présence de la mort propre à l'époque humaniste, une mort qui fauche jeunes et vieux (on pense par exemple au tableau de Hans Baldung Grien, *La jeune fille et la mort*, ou encore aux crânes et aux danses macabres des tableaux)⁵. Toute différente semblait être la première histoire des manuscrits de Rovere et d'Innsbrück, précurseurs du *Mayse-bukh*⁶. C'était un hymne à la vie, à la vie juive, qui racontait l'enfance d'Abraham et comment, miraculeusement, il était sorti indemne du four à chaux. Alors que nos deux histoires sont un questionnement sur le cours de la vie et des choses, sur la manière de vaincre la mort. La première, qui ne figure pas dans les manuscrits évoqués plus haut, mérite une réinterprétation en fonction de sa place et de sa présence dans le recueil : elle doit être lue d'une part comme une revendication sexuelle masquée de la femme, mais dans une optique procréatrice, d'autre part comme une condamnation du mari qui, quoiqu'un grand érudit, ne remplit pas son devoir conjugal et pêche ainsi doublement :

² Guit. 68 a. Dans le *Mayse-bukh* : « Du roi Salomon qui voulut construire le temple et à qui on interdit l'usage du fer » (105).

³ *Les Métamorphoses* d'Ovide contiennent le personnage de Lycaon mué en loup et *L'Ane d'Or* d'Apulée, l'homme transformé en âne. Ces histoires, « moralisées » au Moyen Age et associées aux récits bibliques de Nabuchodonozor devinrent le modèle de la « *transformatio hominum in bruta*. »

⁴ Cf Michel Jeanneret : *Perpetuum mobile*. Métamorphose des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne. Macula, (sans date !).

⁵ La mort constitue une problématique à part et mériterait une étude approfondie. Elle a trois origines. Elle est, dans la plupart des cas, la juste punition pour les péchés commis. Elle peut être aussi une erreur de l'ange de la mort. Ou alors le meurtre odieux et injuste des persécutions antijuives. La mort n'interrompt la punition que si l'expiation des péchés a eu lieu dans ce monde-ci. Sinon elle aura lieu dans le monde à venir.

⁶ Cf Erika Timm : « Zur Frühgeschichte der jiddischen Erzählprosa ». In : *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*. Max Niemeyer Verlag. Tübingen 1995. (243-280).

1) Il empêche de maintenir « l'image de Dieu » dans le monde, car « celui qui ne participe pas à la propagation de l'espèce est considéré par l'Écriture comme ayant amoindri, pour ainsi dire la ressemblance »⁷.

2) Il empêche la conception et donc la venue du Messie.

Une venue qui se prépare par l'étude. Mais à quoi sert-il d'étudier la *Torah* jour et nuit si on n'a pas de descendants à qui la transmettre ? Cette idée de transmission est fondamentale. Elle revient dans la dernière histoire, où un vieil homme voit sa magnifique bibliothèque dispersée après sa mort. Si certains le déplorent, d'autres pensent que c'est une juste punition, car de son vivant, il avait toujours refusé de prêter ses livres, ce qui est un péché grave. L'érudition à elle seule ne suffit pas. Elle faut aussi observer les commandements.

À la relecture, ces deux histoires qui encadrent le recueil et qui reposent sur la tradition ont une signification essentielle : elles revendiquent pour la femme le droit à la sexualité⁸ ainsi que le droit à l'instruction et à l'érudition. Par extension, cette revendication qui prend appui, dans notre texte, sur une transgression par l'homme des lois qu'il a lui-même édictées, investit la femme d'une mission de tout premier plan : celle de rappeler ses devoirs à l'homme. En ce sens on peut parler d'une permutation des rôles. La femme s'incorpore un savoir « masculin » alors que l'homme s'exprime à travers une langue « féminine », le yiddish. Symboliquement, nous assistons à une métamorphose qui réintroduit l'union perdue des éléments mâle et femelle. Et c'est peut-être bien l'extraordinaire faculté de métamorphose qu'opère cette langue « androgyne », capable d'effacer la stricte délimitation entre les sexes qui a été la cible de la critique contre le yiddish. C'est également dans une optique androgynique qu'il faut lire l'histoire de l'homme aux seins citée plus haut⁹. Cette histoire insolite, évoquée dans le Talmud, est la plus ancienne du genre à être relatée. Elle se réfère à la première création, celle où Dieu créa l'homme à son image, c'est-à-dire homme et femme. Tout récemment, une revue de médecine suisse vient de publier un long article sur ce phénomène¹⁰, signalée par Aristote et en plusieurs endroits du Talmud¹¹. Mais le texte lui-même, qui déjà à l'époque talmudique contenait une controverse sur l'interprétation à donner à une telle métamorphose, se voit maintenant rejoindre les préoccupations du Moyen Âge. Ce pourrait être la raison de la présence dans ce recueil, de l'histoire de l'homme qui allaite son enfant :

Rabbi Yossef dit : « Viens voir à quel point cet homme devait être remarquable pour que le Saint, béni soit-Il, accomplît un tel miracle pour lui ». Voici ce que dit Abaje : « Il n'en est rien. Cet homme devait être fort mauvais pour qu'on modifiât la Création pour lui ». Rabbi Yehouda dit : « Viens voir à quel point est rude le sort réservé à l'homme pour que le Saint, béni soit-Il, soit obligé de lui procurer à manger ; en effet le Saint, béni soit-Il, alla même jusqu'à modifier la Création pour lui et fit en sorte que l'homme allaitât lui-même son enfant, bien qu'il eût été facile au Saint, béni soit-Il, de procurer de la nourriture à l'enfant. Aussi l'homme allaita-t-il lui-même son enfant au lieu de procurer de la nourriture à son enfant. Nous constatons aussi que le Nom, béni soit-Il, accomplit de nombreux miracles, qu'il protège l'homme plutôt que de lui procurer de la nourriture, car nous ne voyons pas le Saint, béni soit-Il, pourvoir en blé la maison des justes. »

⁷ Cité par Ephraïm E. Urbach : *Les Sages d'Israël*. Cerf Verdier. 1996. p. 238.

⁸ Cf Jacob Katz : *De la tradition à la crise. La société juive à la fin du Moyen-âge*. Cerf 2000. Dans cet ouvrage, l'auteur signale qu'au Moyen Âge il a fallu édicter des lois en faveur des femmes que leur mari délaissait pendant des années pour aller étudier et qui, considérées comme des *agounoth*, n'avaient plus le droit de se remarier et n'avaient donc plus de vie sexuelle autorisée.

⁹ Cette histoire talmudique ne figure pas dans les manuscrits. Cf aussi l'histoire très populaire au Moyen Âge de la fille qui allaite son père et sa mère en prison pour les sauver de la mort. Ces histoires ont très certainement un rapport avec la représentation picturale de la Vierge et mériteraient une investigation.

¹⁰ O. Tönz : « Curiosa zum Thema Brustemährung », in : *Schweizerische Aerztezeitung*, Schwabe, Basel 2000 : 81 : Nr. 20 (1058-1062).

¹¹ Dr. Julius Preuss : *Biblisch-talmudische Medizin*. Ktav Publishing House. New York 1971 (reprint de 1911), p. 476 sq.

Le débat autour des croyances en la métamorphose pose le problème théologique de la création divine, dont la perfection est ainsi remise en cause. Il faut ajouter aussi qu'implicitement, ce texte contient une réprobation basée sur le fait que les talmudistes eux-même considéraient le lait comme un aphrodisiaque. En effet, la veille du Grand Pardon, il était interdit au Grand-Prêtre d'en consommer¹².

Il ressort de ce texte que la métamorphose est un discours sur le corps, ici le corps androgyne. Le discours sur le corps se double d'un discours sur le savoir. La sexualité associée à l'érudition devient, dans le *Mayse-bukh*, l'apanage de la femme juive. Il est très important de le souligner. Cette démarche court-circuite la sexualité féminine telle qu'elle apparaît dans l'imaginaire de l'homme où, dans des histoires stéréotypées, la femme est investie de son rôle traditionnel de séductrice. Ces histoires sont nombreuses et servent en fait essentiellement à mesurer le degré de vertu des rabbis. Dans la ronde des vices féminins, l'adultère tient une place prépondérante. On retrouve ce motif dans les recueils *d'exempla* de la littérature co-territoriale comme la *Disciplina Clericalis* de Petrus Alphonsi ou encore *Schimpf und Ernst* de Johannes Pauli. L'adultère et l'infidélité occupent une place très importante dans la littérature du Moyen Age. Ils sont réels et symboliques, réels du fait de l'absence des hommes partis guerroyer ou étudier, selon leur appartenance au milieu chrétien ou juif, symboliques quand ils représentent l'amour courtois dont l'essence même est la souffrance et l'inassouvisement du désir¹³. Le discours sur la sexualité à travers l'adultère est le discours masculin par excellence, celui qui cristallise les angoisses de l'homme vis-à-vis de la femme. C'est bien ainsi qu'il faut interpréter la métamorphose de Satan en femme à des fins de séduction¹⁴, Satan qui va demander la permission à Dieu, comme pour Job, d'aller tenter un pieux rabbi, rabbi Matya fils de Harach qui « ne regarda jamais d'autre femme de sa vie que sa propre femme » et qui pour ce faire, se métamorphose, en femme

« d'une telle beauté qu'on n'en avait jamais vu d'aussi belle. Elle était plus belle que Noémi, la sœur de Toubal-Caïn, qui avait séduit les anges du temps de Noé. Il alla se mettre en face de rabbi Matya fils de Harach. Dès qu'il l'aperçut, rabbi Matya lui tourna le dos. Alors la femme changea, elle aussi, de direction. Chaque fois que le juste cherchait à l'éviter, elle se mettait en travers de son chemin dans l'espoir qu'il finirait par avoir envie d'elle. Rabbi Matya dit : « Je crains que l'instinct du mal ne triomphe de moi et ne me subjugue au point que je commette un péché, que Dieu me garde. » Que fit le juste ? Il appela un de ses disciples qui le servait et lui dit de lui apporter des charbons ardents. L'étudiant alla chercher des charbons ardents. Alors le juste se brûla les yeux. À ce spectacle, Satan, épouvanté, fit une chute en arrière, persuadé qu'il était de lui faire commettre un péché. » (247).

L'échec du diable dans sa tentative de séduction est une preuve éclatante de la magnificence de Dieu et de la constance de la piété.

Le caractère diabolique de la métamorphose est donc un facteur indispensable et ce processus ne peut s'enclencher qu'avec l'assentiment de Dieu qui reste le maître d'œuvre... et la femme qui en est le déclencheur. Nous en voulons pour preuve une longue histoire bien connue, présente dans les manuscrits en hébreu. Traduite en anglais par Moses Gaster et en français par Israël Lévy, elle s'intitule « D'un homme dont les dernières volontés furent que son fils achetât la première chose qu'il trouvât au marché » (143) et met en scène les tribulations de rabbi Hanina, figure de proue du recueil, aux prises ici avec une grenouille mâle :

« Je suis » dit la grenouille, « le fils d'Adam, le premier homme et il m'a eu avec Lilith pendant les cent-trente années où il était séparé d'Eve. Et le Saint- béni soit-Il, m'accorda

¹² *ibid.*, p. 538.

¹³ Cf Edouard Gourévitch : *Le guide des hassidim*. Cerf 1988. (467 sq).

¹⁴ Dans la *Cité de Dieu*, Saint Augustin se demandait si la transformation physique et psychique de l'homme résultant de la métamorphose pouvait être compatible avec la création divine, (cf Harf-Lancner, Laurence, ed. : *Métamorphose et bestiaire fantastique au Moyen Age*. Paris : Collection de l'ENS de Jeunes Filles, 28. 1985. In : *Fabula* 28 1987. p. 342 ; Cf aussi Claude Lecouteux : *Les monstres dans la littérature allemande du Moyen Age*. Göppingen 1982 . In : *Fabula* 27 1986. pp. 122-124). Il parle de la métamorphose comme d'une illusion, comme d'un « phantasme » avant la lettre, comme du produit d'un esprit malade.

la faculté de me métamorphoser et de prendre n'importe quelle apparence et n'importe quelle forme ».

L'histoire présente des similitudes avec la précédente. L'élément diabolique est représenté par Lilith, la reine des diabliesses, qui a mis au monde un être hybride ; ce fils, métamorphosé en grenouille avec la bénédiction de Dieu, a pour mission d'aller tenter rabbi Hanina. Comment ? En rendant difficile l'accomplissement des dernières volontés de son père qui, en mourant, le prévient pourtant qu'il sera récompensé de sa peine. Dans ce long conte à rebondissements – lui aussi un excellent exemple de ce que peuvent être les transferts culturels¹⁵ –, Lilith perd son côté diabolique et son fils, devenu l'instrument de Dieu, va récompenser rabbi Hanina de sa piété filiale, qui à aucun moment d'ailleurs n'a semblé menacée. De profane qu'elle est dans le conte de Grimm, *Le roi-grenouille* (*Der Froschkönig*) où c'est la méchanceté et l'agression de la princesse qui lui font retrouver sa forme humaine, elle poursuit ici un but religieux : elle rend le bien pour le bien, elle comble rabbi Hanina et sa femme de bienfaits pour l'avoir nourrie au péril de leur existence :

« Elle lui enseigna toute la *Torah* ainsi que les soixant-dix langues afin qu'il pût comprendre les langues les plus diverses... Elle lui enseigna la propriété curative de chacune (des plantes) et fit porter le tout dans la maison de rabbi Hanina. »

La connaissance de la pharmacopée comme savoir féminin réapparaît dans le recueil et correspond à une réalité. L'exemple le plus célèbre reste, dans le monde chrétien, celui de Hildegarde de Bingen. Nous constatons que ce savoir qui, à nouveau, est un savoir sur le corps et ses métamorphoses, reste lié au mystère et à la magie. Ceci n'est pas uniquement le fait d'une *imitatio des* modèles anciens – la connaissance des onguents chez les femmes-magiciennes dans *L'Ane d'Or* de Lucien, qui a servi de modèle à Apulée – mais le résultat d'une polysémie qu'il s'agit de décrypter. Impliquée dans le mystère de la vie, la femme est cette « perverse polymorphe », détentrice du secret de la métamorphose : en d'autres termes, elle possède ce savoir qui a pouvoir de transformer, de muer. Et là il faut signaler un changement qui s'est opéré au fil du temps : le détenteur de la connaissance a changé. Chez Lucien et Apulée, l'homme est curieux du savoir des femmes-magiciennes. Il perce leur secret grâce à la séduction. Au Moyen Age au contraire, c'est la femme qui séduit l'homme pour qu'il lui révèle son secret ! C'est ce qui se passe par exemple dans *Le Roman de la Rose* :

« Sa femme alors l'attire à elle... et elle le prend par le cou et l'embrasse, puis pose sa tête entre ses mamelles : « Mon mari, dit-elle, quelles sont les nouvelles ? »¹⁶

Dans le *Mayse-bukh*, dans l'histoire intitulée « Une belle histoire qui arriva à un grand érudit qui fut aussi un homme très riche au pays d'Ouz » (227), on sent la réprobation pesant sur une sexualité réprimée, passée sous silence, du moins explicitement, car le lieu « d'extorsion » du secret reste le lit :

« Mais sa femme ne voulut pas se contenter de cette réponse et n'eut de cesse de le harceler, selon la mauvaise habitude des femmes. » (227)

Quel est ce secret ? Le rabbin, appauvri, s'est à nouveau enrichi grâce à la découverte d'un anneau magique. Il finit par confier ce secret à sa femme, ce qu'il n'aurait jamais dû faire, s'il avait écouté le roi Salomon ! À peine en possession de l'anneau, la méchante femme plonge sous l'édredon et le transforme en loup-garou. Le discours négatif sur la sexualité devient manifeste à travers le stéréotype de la femme mauvaise et perfide qui veut la perte de son mari, c'est-à-dire en le confinant dans l'animalité. Ce que le rabbin, soit dit en passant, faisait déjà de son côté en traitant sa femme de chienne (*brekin*) et de catin (*hur*) ; après de nombreuses péripéties, le rabbin recouvre sa qualité humaine et punit sa femme en la métamorphosant, *ad vitam aeternam*, en ânesse. Sous les coups de

¹⁵ Bernhard Heller : « Beiträge zur Stoff- und Quellengeschichte des Ma'assebuchs ». In : *Occident und Orient*. Gaster Anniversary Volume. Londres 1936. p. 234 sq.

¹⁶ Guillaume de Loris et Jean de Meun : *Le Roman de la Rose*. Ed. par Armand Sirubel. Lettres gothiques. 1992. p. 861.

son mari, elle est chargée de charrier d'énormes pierres de taille pour la construction du temple de Salomon. Sa lubricité est telle qu'elle va jusqu'à s'accoupler dans la rue, au vu et au sus de tout le monde ! Voici donc la femme prisonnière de sa vraie nature. Chez Lucien et Apulée, l'homme métamorphosé en âne était un objet de curiosité et de convoitise sexuelles, mais non d'opprobre. Et lorsqu'il trouve enfin le bouquet de roses qui doit le « démorphoser » en homme, ce qui finit par arriver, son amante, déçue, le quitte.

Il serait trop long d'énumérer ici les modèles – où souvent se mêlent métamorphose et infidélité –, repris de l'Antiquité et réinventés au Moyen Age : citons parmi les principaux représentants de la métamorphose Chrétien de Troyes, Marie de France, Gervais de Tilbury¹⁷. Cependant, si l'histoire a été élaborée au Moyen Age, elle est d'une actualité brûlante au moment de la parution du recueil. En effet, tout au long du XVI^e siècle (et ensuite au-delà), le loup-garou envahit le devant de la scène et les procès se succèdent (Pierre Burgot et Michel Verdun à Besançon en 1521, Peter Stump à Bedburg près de Cologne en 1589). Brochures et pamphlets (L'exécution de Peter Stump), gravures sur bois (Lucas Cranach l'Ancien) et sur cuivre, illustrations, récits, sermons (Johann Geiler von Kaisersberg), tous ne traitent que d'un seul et même sujet. L'intérêt que le milieu juif porte à ces faits est illustré par Johann Weyer (1515-1588) juif de cour et médecin, opposé à cette croyance et qui pense que la lycanthropie est une maladie mentale. L'histoire du *Mayse-bukh* présente des analogies frappantes avec la littérature européenne ; les différences résident dans la judaïsation du texte, dont la plus importante est la qualité de rabbin du héros. Aussi le loup-garou écrira-t-il son infortune en hébreu sur la neige. Dans une histoire satirique relatée par Théophile Laube, un loup écrit en allemand, « d'une écriture paysanne grossière »¹⁸. Ressemblances et différences feront l'objet l'une étude exhaustive sur ce loup-garou « juif » qui viendra compléter, ajuste titre, le panthéon des loup-garous !

Cette dernière histoire que nous mettons en appendice et qui tient beaucoup de la facétie, nous semble « démodée » quant aux visées du *Mayse-bukh* lui-même. Pourquoi ? Parce qu'elle confine la femme dans des clichés forcément figés : l'ignorance – qui peut être une des lectures de l'ânesse – et la lubricité. Mais cette métamorphose est une métaphore à déchiffrer, car elle peut être vue également comme un enfermement dans un mutisme ou une absence de parole. Remarquons pour finir que dans l'histoire, les femmes intercèdent mais en vain, auprès du rabbi pour qu'il rende à son épouse son apparence humaine.

Cette étude qui avait pour but de mettre en lumière l'aspect antinomique du rôle et de l'image de la femme à travers des discours différents, nous a conduit à une conclusion intéressante : la femme opère en profondeur une métamorphose du corps de l'homme, une métamorphose qui est toujours étonnante, car « magique ». Alors que dans la mythologie gréco-romaine, la métamorphose, tout d'abord l'apanage des dieux, était source de plaisir et de ravissement, le Moyen Age par contre, hanté par un corps terrifiant et inconnu, avant tout par le corps féminin, entraîne une lecture masquée de la sexualité, une sexualité barrée qui, à travers l'étude cependant, sera capable de s'exprimer plus ouvertement.

Une belle histoire qui arriva à un grand érudit qui fut aussi un homme très riche au pays d'Ouz (227)

Histoire.

Un rabbin remarquable habitait dans un pays qu'on appelle le pays d'Ouz. C'était un homme extrêmement riche et il maîtrisait les soixante-dix langues. Ce rabbin dirigeait une grande école talmudique et il avait de nombreux et vaillants étudiants. Avec son argent, il élevait beaucoup de jeunes garçons et leur permettait d'étudier. Il avait en permanence une centaine d'étudiants dans son école talmudique. Il présidait également à une association de pauvres et il y avait chez lui un incessant va-et-vient de pauvres. En un mot, le rabbin était un homme très pieux et très bon, doté de toutes les qualités qu'on est en droit d'attendre d'un juif. Mais par contre, le rabbin avait une fort méchante femme qui ne supportait très mal ces histoires et qui voyait tous ces agissements d'un fort mauvais œil. Elle ne souffrait

¹⁷ Les histoires de loup-garous sont à rapprocher du motif Aarne et Thompson 449, « Le chien du tsar ».

¹⁸ Théophile Laube ; *Dialogi und Gespräch Von der Lycanthropia Oder Der Menschen in Wölff-Verwandlung*. Frankfurt a. Main 1686. Cité par Eimar M. Lorey : *Heinrich der Werwolf. Eine Geschichte aus der Zeit der Hexenprozesse mit Dokumenten und Analysen*. Anabas-Verlag. Frankfurt a. Main 1998. p. 222.

pas de voir un pauvre pénétrer dans sa maison. Et comme dit le proverbe : Quand la corde est tendue au maximum, elle se rompt. C'est ce qui arriva à cet homme pieux, car il s'appauvrit au point de ne plus pouvoir exercer sa générosité envers les gens pauvres, ni envers les étudiants et les jeunes garçons comme il le faisait par le passé. Le rabbin se dit : « Mon Dieu, que vais-je faire ? N'ai-je pas passé ma vie à donner sans compter et à faire le bien pour l'amour de Dieu et me voilà si pauvre à présent ? Eh bien soit ! J'accepte de bon gré cette épreuve que le Saint, béni soit-Il, m'envoie, car le Saint, béni soit-Il, ne commet pas d'injustice ; qui sait de quelle faute je me suis rendu coupable ? » – Il pensa : « Pourquoi me lamenter de la sorte de ne plus rien posséder du tout ? Il y a toujours des gens pour se réjouir du malheur d'autrui ! » – Le rabbin pensa : « Voilà ce que je vais faire : partir en secret (f° 175 v) pour que personne ne sache ce qu'il est advenu de moi ». Et il fit venir auprès de lui les étudiants les plus vaillants de son école et leur dit : « Chers étudiants, vous n'êtes pas sans ignorer la grande fidélité dont j'ai fait preuve à votre égard jusqu'à ce jour : je vous ai nourris, je vous ai vêtus et je vous ai dispensé mon enseignement. À présent, je vais vous confier un secret en espérant que vous agirez envers moi comme j'ai agi envers vous ». Les étudiants dirent tous en même temps : « Cher maître, confiez-nous votre secret ; nous serons à vos côtés et y resteront aussi longtemps que notre Dieu nous prêtera vie ». Le rabbin dit à ses étudiants qu'il devait partir, car il ignorait ce qui s'était passé pour être devenu aussi pauvre. Il voulait donc leur demander de venir avec lui : « J'ai encore quelques florins que j'aimerais dépenser avec vous. Qui sait ? Peut-être qu'un jour le Saint, béni soit-Il, me rendra la richesse et alors vous en bénéficierez avec moi pour le restant de vos jours ». Les étudiants dirent : « Cher maître, nous ferons ce que vous attendez de nous ; si vous voulez, nous partirons ensemble ; tout ce que nous possédons en argent et en habits, nous le partagerons avec vous ; c'est pourquoi ne vous faites aucun souci ! » – Le rabbin se mit donc en route avec quelques étudiants et quitta les lieux. Il fut impossible à quiconque de savoir ce qui s'était passé pour que le rabbin partît sans rien dire. Lorsque les pauvres gens s'aperçurent, les malheureux, que le rabbin était parti, ils furent pris d'une grande frayeur ; il en fut de même pour les jeunes garçons de l'association des pauvres et les autres étudiants qu'il avait laissés chez sa femme. Quant à lui, il s'en alla avec ses étudiants. Partout où il passait, on lui faisait honneur, ce qui n'était que justice. Personne ne s'étonnait de le voir se déplacer. Tout le monde pensait qu'il se rendait dans une école talmudique pour y étudier. Au bout d'un an ou deux passé à parcourir le pays, leurs habits n'étaient plus que des loques et l'argent avait fondu dans leur bourse, comme de bien entendu. Ils étaient tributaires de ce que les gens leur donnaient. Ils étaient une cinquantaine et partout où ils passaient, on leur fermait la porte au nez, car les gens ignoraient à qui ils avaient affaire, à des vagabonds ou bien à des étudiants. Pour finir, les étudiants se lassèrent de ces pérégrinations et dirent au rabbin : « Cher maître, qu'en ressortira-t-il, de toutes ces pérégrinations ? Nous n'avons plus d'argent, nous n'avons plus de vêtements, nous ne pouvons plus subvenir à nos besoins. Voici ce que nous allons faire ; Nous allons rentrer à la maison, chez nos parents ; (f° 176 r) mais nous ne dirons pas comment tu vas ni où tu te trouves. Nous voulons nous marier, car nous nous faisons vieux et de plus, on nous ferme la porte au nez et on nous prend pour des vagabonds ». Le rabbin réfléchit un instant, puis il dit : « Chers étudiants, je n'ai aucun reproche à vous faire ; au contraire, vous avez fait preuve d'une grande fidélité à mon égard, ainsi que je l'ai fait à votre égard. Mais restez donc avec moi encore un jour ou quatre ou cinq, jusqu'à la fin du shabbat et ensuite je vous laisserai partir. Peut-être que d'ici-là le Saint, béni soit-Il, nous comblera de richesses et nous pourrons rentrer ensemble ». Les étudiants dirent : « Bien sûr que oui, cher maître ; nous sommes restés si longtemps avec vous que nous pouvons bien rester encore avec vous jusqu'à la fin du shabbat ». Alors ils repartirent ensemble et parvinrent à un fourré. Le rabbin dit à ses étudiants : « Continuez un peu sans moi ! Je veux faire mes besoins ». Les étudiants continuèrent donc en s'adonnant entièrement à l'étude et à la discussion talmudique. Après avoir terminé, le rabbin aurait bien voulu se laver les mains. Voilà qu'il aperçut une petite fontaine ; il alla prendre de l'eau et se lava les mains. Au moment où il allait repartir, il vit courir une petite belette ; elle avait un beau petit anneau

d'or dans son museau. Aussitôt, le rabbin se mit à poursuivre la belette jusqu'à ce qu'elle lâchât l'anneau d'or. Le rabbin le ramassa. Alors le rabbin vit que l'anneau d'or ne valait rien. Mais il vit que l'anneau portait une inscription très ancienne. Or il savait tout et il put déchiffrer l'inscription. Voici ce qui était écrit : « J'ai beau être laid à regarder, je suis d'une valeur inestimable ». Le rabbin était un grand sage ; il pensa que l'anneau devait avoir une vertu particulière et il se mit à réfléchir à toutes les choses possibles et imaginables. Quelle vertu cet anneau pouvait-il bien avoir pour être d'une valeur telle qu'elle fût inestimable ? Puis il pensa : « Peut-être s'agit-il de cet anneau magique avec lequel on peut se souhaiter tout ce qu'on désire et dont tout le monde a déjà entendu parler ? » – Il pensa : « Essayons donc pour voir ! » – Et il se mit à souhaiter que le Saint, béni soit-Il, fasse « que je trouve devant moi une bourse pleine d'or ! » – Et il poursuivit son chemin. Alors il vit une bourse pleine d'or devant lui, comme il venait de se le souhaiter. Il retrouva sa joie de vivre et alla rejoindre ses étudiants : « Chers étudiants, réjouissez-vous ! Nous allons arriver dans une ville où j'ai encore un ami qui est très riche. Je lui dirai de me prêter de l'argent, car il (f^o 176 v) ne sait pas que je suis si pauvre. Je vous achèterai aussitôt des vêtements et vous enverrai à la maison ». Mais il ne voulait pas dire à ses étudiants qu'il avait trouvé un anneau ; ils auraient pu le lui prendre ou bien ils auraient pu le dénoncer et ainsi il en aurait été dépossédé. Les étudiants se réjouirent donc à l'idée d'avoir de nouveaux habits et ne s'étonnèrent de rien. Ils n'allèrent pas chercher plus loin et prirent pour argent comptant ce que le rabbin venait de leur dire. Ils atteignirent donc la ville. Ils y restèrent un jour. Aussitôt le rabbin se mit à revêtir ses étudiants de splendides vêtements de velours et de soie ; lui-même s'habilla à nouveau comme par le passé. Il resta donc là une semaine ou deux et s'adonna très sérieusement à l'étude avec ses étudiants. On lui fit honneur, ce qui n'était que justice, car il savait tout ce qu'un érudit doit savoir. Un jour qu'il se rendait en ville, il s'acheta une belle calèche où on aurait plutôt vu un prince. Il dit : « Mes chers étudiants, venez que je vous rembourse tout ce que vous m'avez prêté, puis nous reprendrons le chemin du retour ». Les étudiants n'allèrent pas chercher plus loin et crurent que c'était son parent en ville qui était très riche qui lui avait peut-être prêté à nouveau quelques milliers de ducats, c'était ce qu'il leur avait dit auparavant, pour qu'il pût s'en retourner chez lui honorablement. Ils reprirent donc le chemin du retour. Là où on leur avait fermé la porte au nez, on leur faisait honneur maintenant. Pendant que le rabbin avait été au loin, les gens avaient perdu leur joie de vivre. Mais voilà que l'on clamait à cor et à cri que le rabbin s'en revenait avec ses étudiants et dans toute sa splendeur. Quelle ne fut pas la joie des pauvres gens ! Aussitôt tout le monde courut l'accueillir et lui souhaiter la bienvenue, car tout le monde ignorait que la misère avait été la cause de son départ et tout le monde croyait qu'il était parti étudier. Le rabbin reprit ses anciennes habitudes : il fit la charité, il dirigea son imposante école talmudique et il permit aux jeunes enfants de s'adonner à l'étude. Il était rentré depuis un certain temps lorsqu'un jour de shabbat – il avait toujours l'habitude d'aller dormir un peu avant d'étudier les commentaires¹⁹ avec ses étudiants –, lorsqu'un jour de shabbat donc, tandis que sa femme et lui étaient allés dormir un peu et qu'ils s'étaient raconté toutes les nouvelles, sa femme lui demanda d'où lui venait à présent tout cet argent, alors qu'il avait été dans une misère noire au moment où il était parti. (f^o 177 r) Le rabbin dit : « Le Saint, béni soit-Il, m'a fait faire une bonne affaire en chemin ». Mais sa femme ne voulut pas se contenter de cette réponse et revint sans cesse à la charge, selon la bonne habitude des femmes, si bien que notre bon rabbin se laissa convaincre et lui dit le véritable secret. Mais il eut parfaitement tort, car le roi Salomon a dit : « Ne confie pas de secret à ta femme, car elle finira par le révéler ». Et en vérité, c'est ce qui arriva à notre bon rabbin comme vous allez l'entendre. S'il n'avait pas confié son secret à sa femme, il se serait épargné maint tourment dont il fut victime par la suite. Il lui dit le véritable secret de l'anneau : Il lui suffisait d'émettre un vœu pour que celui-ci se réalisât aussitôt. La méchante femme du rabbin pensa : « Si j'avais l'anneau, il ne le reverrait pas de son

¹⁹ Il s'agit en fait des *tosafot*, annotations ajoutées par les petits-fils de Rachi et d'autres rabbins français aux commentaires de ce dernier sur le Talmud de Babylone.

vivant ! » – Elle aurait bien aimé l'ôter de son doigt, mais il ne s'ôtait pas, sauf s'il y consentait. Elle dit : « Cher mari, donne-moi un peu l'anneau, laisse-moi le regarder de près ! » – Mais le rabbin sachant à quel point sa femme était méchante ne voulut pas le lui donner. Elle se mit à pleurer en disant : « Je vois bien que tu ne m'aimes pas, parce que tu refuses de me donner l'anneau et tu ne me fais aucune confiance ». Et elle n'eut de cesse qu'il ne lui mît l'anneau au doigt pour avoir la paix. Aussitôt qu'elle eut l'anneau au doigt, elle mit la tête sous l'édredon et émit le vœu suivant : « Que Dieu fasse que mon mari se transforme en loup-garou et qu'il coure dans la forêt rejoindre les bêtes féroces ! » – À peine eut-elle proféré le dernier mot que notre bon rabbin sauta par la fenêtre et courut dans une grande forêt appelée la forêt de Bohême. Il se mit à dévorer les gens qui pénétraient dans la forêt et fit des ravages tels que plus personne n'osait s'y aventurer seul de peur de rencontrer le loup-garou. Le loup se construisit une habitation dans la forêt afin qu'il fût au sec dans son habitation forestière. Même les charbonniers qui se trouvaient dans la forêt s'enfuyaient tous en courant, car ils avaient peur du loup. Mais laissons là notre malheureux loup et allons voir un peu ce qui se passait dans sa maison avec ses étudiants. Comme il était l'heure pour le rabbin d'étudier les commentaires, sa femme, que son nom soit effacé, dit : « Pour le moment, votre maître ne peut pas étudier les commentaires, car il ne se sent pas bien ». Elle réussit à convaincre les étudiants et ceux-ci repartirent. Le lendemain matin, ils revinrent pour étudier. Elle leur dit : « Une fois de plus, votre maître est (f° 177 v) parti. Une fois de plus, il ne m'a pas dit où il allait. Je pense que dans quatre ans il sera de retour ». Elle fit semblant d'en être fort affligée, mais en réalité c'était une vilénie de sa part, que son nom soit rayé de la surface de la terre. Et à nouveau, elle refusa aux pauvres gens l'entrée de sa maison. Aussi les pauvres gens regrettèrent-ils vivement le rabbi. En fait, cette chienne était extrêmement riche, comme de bien entendu, car il lui suffisait d'émettre un vœu pour avoir tout ce qu'elle convoitait ; elle était d'une richesse illimitée et inestimable. Mais personne ne pouvait savoir ce qu'il en était au juste de la situation du rabbi et personne ne pouvait savoir non plus pourquoi il avait disparu si brusquement ; au contraire, tout le monde croyait qu'il reviendrait comme il l'avait fait auparavant. À présent, laissons là pour l'instant cette horrible catin et revenons à notre bon rabbi, pauvre de lui, qui errait à travers bois sous la forme d'un loup-garou, ce que personne ne savait. Or il faisait des ravages, dévorant des gens et d'autres animaux, car il n'existe pas d'animal plus fort parmi la gent animale qu'un loup-garou. On fit venir les charbonniers pour leur demander s'ils étaient capables de capturer le loup-garou. Ils dirent : « Non, car il est bien plus fort qu'un lion » et qu'il était en outre fort intelligent, comme s'il se fut agi d'un homme. Or le roi eut vent de cette histoire et fit aussitôt organiser une chasse dans cette forêt, mais il ne put capturer le loup, ce dernier étant bien trop intelligent. On creusa des trappes. Rien n'y fit. Or il y avait un charbonnier dans la forêt auquel le loup ne faisait rien ; au contraire, ils s'étaient liés d'amitié et le loup se tenait toujours près de sa hutte. Mais pour les autres gens, il n'était plus question d'aller dans la forêt, car ils étaient tous terrifiés par le loup. Alors le roi fit proclamer que quiconque réussirait à s'emparer du loup, mort ou vif, se verrait donner la fille du roi et posséderait son royaume après lui. Or le roi avait un conseiller qui était encore célibataire ; c'était un héros doué d'une grande force. Il dit : « Sire, si vous tenez parole, je m'engage à tuer le loup, car vous savez que je suis parti très souvent à la guerre et que j'y ai mené de rudes combats sans jamais être vaincu. Je tenterai donc ma chance cette fois encore. Le roi lui promit de tenir parole. Alors le conseiller s'arma de pied en cap, persuadé qu'il était de tuer le loup. Il se rendit chez le charbonnier que le (f° 178 r) loup connaissait et lui dit : « Mon cher, montre-moi donc l'habitation du loup et où il se trouve ! » – Lorsque le charbonnier vit que le conseiller voulait s'attaquer au loup, il fut saisi d'effroi, car il craignait que le chevalier n'y laissât la vie, ce qui avait failli lui arriver à lui avec le loup-garou. Il dit au conseiller : « Monseigneur, que faites-vous dans cette forêt sauvage ? Si le loup se rend compte de votre présence, vous êtes un homme mort, fussiez-vous doué d'une force extraordinaire ». Le conseiller dit : « Mon cher, montre-le moi, car la raison pour laquelle je suis venu ici, c'est parce que je suis décidé à tuer le loup ». Le charbonnier dit : « Je vous en supplie ». Le conseiller dit : « Allez, vite, ne

tardez pas, il le faut ». Alors le conseiller dit : « S'il le faut, que Dieu ait pitié ! ». Et il se rendit avec le conseiller sur les lieux de divagation du loup. Alors le conseiller s'empara de son arquebuse et de sa lance et alla à la rencontre du loup ; il croyait que dès qu'il rencontrerait le loup, il l'abattraient d'un coup d'arquebuse. S'apercevant qu'on en voulait à sa vie, le loup fit un bond de côté et sauta à la gorge du conseiller ; il le jeta à terre et voulut le tuer. Aussitôt le charbonnier s'approcha d'eux et fit déguerpir le loup. Mais le conseiller ne voulait pas abandonner ; il voulait attaquer le loup de plus belle. Le charbonnier intervint à nouveau. Le conseiller attaqua le loup pour la troisième fois ; le loup se mit dans une colère terrible et voulut le déchiqueter. Alors le conseiller implora le Saint, béni soit-Il, de le tirer des griffes du loup, disant qu'il ne l'attaquerait plus. Aussitôt le loup le laissa se relever. Il se mit à battre de la queue pour amadouer le conseiller comme un être humain qui chercherait à en amadouer un autre ; il ne voulut plus le quitter et marchait sans cesse aux côtés du conseiller, comme un chien qui court devant son maître. Le conseiller aurait bien aimé s'en débarrasser, car il en avait une peur bleue ; mais le loup courait à ses côtés, en battant de la queue. Alors le conseiller enleva sa ceinture et put ainsi tenir le loup en laisse à côté de lui ; il l'escortait à travers la forêt. Lorsqu'une autre bête s'approchait pour faire du mal au conseiller, le loup la tuait et lorsqu'il voyait un lièvre ou un renard, il rattrapait pour l'apporter au conseiller. Finalement, le conseiller emmena le loup en ville auprès du roi. Le roi et ses conseillers furent saisis d'effroi, car (f° 178 v) ils étaient terrifiés par le loup. En effet, ils avaient entendu raconter tellement d'histoires à son sujet, qu'il avait tué tellement de gens, que le roi lui-même fut saisi d'effroi. Il dit au conseiller de remmener le loup. Le conseiller dit : « Sire, n'ayez pas peur du loup ; je donne ma tête à couper qu'il ne fera de mal à personne si on ne lui fait rien. Bien au contraire. Il a tué plus d'une bête féroce pour me sauver la vie et il en a capturé plus d'une ». Il garda donc le loup auprès de lui et prit bien soin de lui. En effet, le conseiller raconta comment le loup avait eu pitié de lui et l'avait laissé en vie, alors que le loup eut été en droit de le tuer, car il avait eu le dessus à trois reprises. C'est pourquoi le conseiller prenait bien soin du loup : il lui donnait les meilleures choses à manger et à boire, et non pas les plus mauvaises. Et lorsque le conseiller partait à la chasse, il emmenait le loup et dès qu'il apercevait une bête, peu importait laquelle, le loup la pourchassait en pensant au conseiller. Comme le roi avait promis sa fille à qui lui rapporterait le loup mort ou vif et que le conseiller avait mérité sa récompense en toute équité, le roi tint donc sa promesse et lui donna sa fille ainsi que la moitié de sa fortune. Pour finir, lorsque le vieux roi mourut, le jeune roi hérita du pays tout entier. Il avait toujours son loup, car il ne voulait pas l'abandonner de son vivant, car le loup l'avait laissé en vie et qui plus est, il avait fait en sorte qu'il acquière le royaume. Aussi n'était-ce que justice qu'il prit soin de lui de son vivant. Une fois, il y eut un hiver où il était tombé énormément de neige. Le jeune roi partit à la chasse en emmenant son loup. Dès que le loup fut dehors, il se mit à remuer la queue et à filer droit devant lui en flairant quelque chose. Alors le roi se mit à galopper derrière lui et de loin, il surprit le loup en train de creuser la neige avec sa patte. En s'approchant, il aperçut une inscription sur la neige. En voyant cette inscription, le roi fut fort surpris et dit : « Il ne faut pas en déduire aussitôt que le loup sait écrire. On lui a peut-être jeté un sort et c'était un homme auparavant ; il y a bien eu d'autres cas de ce genre. » Or on n'arrivait pas à lire ce qui était écrit. On fit donc appel à tous les docteurs, mais personne n'arriva à déchiffrer l'inscription. Le roi avait un conseiller qui connaissait la langue (f° 179 r) sacrée²⁰. Il dit : « Majesté, c'est une inscription juive » et il se mit à la lire. Voici ce qui était écrit : « Cher roi, souviens-toi de l'amitié que je t'ai témoignée. Je ne t'ai pas déchiqueté alors que j'avais le dessus bien que j'eusse été en droit de le faire ; au contraire, je t'ai épargné et t'ai aidé à acquérir ton royaume. Il se trouve que j'ai une femme dans la ville de – il nomma la ville –, qui m'a jeté un sort à l'aide d'un anneau et qui m'a transformé en loup-garou ; si je ne puis remettre la main sur cet anneau, je resterai un loup ma vie durant, mais si je puis remettre la main sur cet anneau, je redeviendrai un homme comme tous les autres. C'est pourquoi,

²⁰ L'hébreu.

souviens-toi de la grande loyauté dont j'ai fait preuve envers toi ! Rends-toi dans cette ville et rapporte-moi l'anneau qui se trouve chez ma femme en signe d'amitié. Sinon, je te tuerai pour de bon ». Et il lui indiqua un signe grâce auquel il reconnaîtrait l'anneau. Voici donc ce qui était écrit sur la neige ! Après avoir pris connaissance du contenu de l'inscription, le roi dit : Bien sûr que je vais l'aider et même si c'est au péril de ma vie ! Aussitôt, il se mit en route avec trois serviteurs et chevaucha jusqu'à la ville qu'on lui avait indiquée et où habitait la femme du rabbin. Il se fit passer pour un acquéreur de belles bagues et d'antiquités franques pour qui rien n'était trop cher. Il fit venir les juifs pour voir s'ils n'avaient pas du vieil or franc, des bagues ou des pierres précieuses, peu importe. Les juifs dirent : « Nous ne sommes que de pauvres petites gens, mais il y a ici une femme qui possède de beaux bijoux, des bagues et aussi des pierres précieuses ». Aussi demanda-t-il aux juifs de lui indiquer l'endroit où habitait cette femme. On conduisit donc le roi auprès de cette femme sans savoir toutefois qu'il s'agissait d'un roi. On croyait simplement qu'il s'agissait d'un marchand. Lorsqu'il fut chez la femme, le roi dit : « Dites-moi, madame, j'ai appris que vous aviez du vieil or rare et des bagues indiennes en or, peu importe qu'elles soient serties de vieilles pierres précieuses ou bien ouvragées à la manière franque ancienne, montrez-les moi ! Si elles me plaisent, je vous paierai un très bon prix ». Il lui fit voir beaucoup de belles choses et lui fit croire qu'il venait de les acheter en route. La femme dit : « Je veux bien montrer à monsieur ce que j'ai en vieil or et en bagues en or ». Elle alla dans sa chambre et revint avec beaucoup de beaux bijoux. On n'en avait jamais vu d'aussi beaux. Le roi lui-même était étonné de trouver de si belles choses chez un juif. (f° 179 v) Alors sur un ruban où étaient enfilées des bagues, il vit qu'il y avait aussi un anneau d'or. Le roi pensa : « Comment faire pour obtenir cet anneau ? » – Il prit les bagues en main et pensa : « Si seulement, par la grâce de Dieu, le loup avait déjà l'anneau ! » – Il dit à la femme : « Combien voulez-vous pour vos bagues ? » – Il se garda bien de montrer l'anneau. Elle dit : « Tant et tant de centaines de florins » – Mon bon roi marchanda les deux bagues avec elle, vola l'anneau sans que la femme s'en aperçut et paya les bagues en or à la femme. Il prit congé d'elle et rentra chez lui. Il était déjà de retour chez lui quand la femme découvrit qu'il lui manquait l'anneau. Elle ne pouvait absolument rien faire, car elle ne connaissait pas le marchand. Quelle ne fut pas la détresse de la veuve ? Personne, bien sûr, n'en connaissait la cause et elle-même ne pouvait rien dire à personne. En arrivant chez lui, le roi fit un grand banquet auquel il convia tous les princes du royaume. Alors qu'il était à table avec eux, il fit chercher le loup. Le loup vint en gambadant et en battant de la queue, tant sa joie était grande, car il savait que le roi était parti chercher l'anneau, mais il ne savait pas s'il avait rapporté l'anneau. Il embrassa le roi, il caressa le roi. Voyant que le loup le cajolait ainsi, le roi sortit l'anneau d'or de sa poche et le montra au loup. Mais si le roi avait su quelle était la vertu de l'anneau, le roi ne le lui aurait peut-être pas donné. Mais ainsi le roi enfila l'anneau à une des pattes du loup. Alors un homme tout nu se dressa devant eux. À la vue de ce spectacle, le roi le recouvrit aussitôt de son bon manteau de renard. Alors celui qui avait été un loup auparavant sauta de joie et dit au roi : « Mon cher, je t'en prie, permets-moi de m'en retourner chez moi, car cela fait bien trois ou quatre ans que je ne suis plus rentré chez moi. C'est pourquoi je venais te demander la permission ». Alors le roi dit : « Mon cher ami, tu peux rentrer quand tu veux. Mais si jamais tu as envie de rester chez moi, tu peux rester toute ta vie chez moi à ma table, car ma vie ne suffirait pas à te payer le bien que tu m'as fait ». Sur ce, il s'en retourna chez lui. Le roi voulut le couvrir de cadeaux. Le rabbi dit : « Sire, tu as vu sans doute que j'avais bien assez d'argent à la maison. C'est pourquoi (f° 180 r) je n'ai pas besoin de ton argent. En réalité, tu m'a témoigné suffisamment de gratitude en me rapportant l'anneau, car si je n'avais pas pu récupérer l'anneau, j'aurais été condamné à rester un loup-garou à tout jamais ». Mais si le roi avait connu le secret de l'anneau, il ne le lui aurait pas rendu aussi vite, car bien que le roi eût de nombreux bijoux, il ne possédait rien de semblable à cet anneau qu'avec tout l'or du monde, il n'eût pu payer. Le rabbi se munit de provisions et partit. Sur le chemin du retour, il rassembla des étudiants autour de lui, les habilla de velours noir et revint dans sa ville. En arrivant aux portes de la ville, il émit le vœu suivant : « Dieu veuille que ma femme, que son nom soit rayé de la

surface de la terre, soit transformée en ânesse, qu'elle se retrouve à l'étable et qu'elle mange au même râtelier que le reste du bétail ! » – À peine eut-il prononcé le dernier mot que sa femme fut transformée en ânesse, qu'elle se retrouva en bas à l'étable et qu'elle se mit à manger au même râtelier que le reste du bétail. Au même moment, on annonça à cor et à cri que le rabbi était de retour, en compagnie de cinquante vaillants étudiants, tous vêtus de velours noir. La communauté toute entière alla à sa rencontre et lui réserva un accueil remarquable. Ils auraient bien aimé lui demander où il avait été si longtemps. Le rabbi leur dit : « Soyez gentils et ne me posez pas de question ! Quant à moi, je ne vous dirai pas où j'ai été pendant ce laps de temps ». Le rabbi fit semblant d'ignorer ce qui était arrivé à sa femme, alors qu'il savait pertinemment qu'elle se trouvait à l'étable. Aussi demanda-t-il à sa maisonnée : « Où est ma femme ? Pourquoi n'est-elle pas ici ? Peut-être ne supporte-t-elle pas de me voir rentrer avec cinquante étudiants ? » – Sa maisonnée dit : « Cher maître, si cela ne vous fait pas peur, nous allons vous le dire ». Le rabbi dit : « Je n'aurai pas peur ». Alors la maisonnée dit : « Cher maître, lorsque nous avons appris que vous étiez de retour, nous avons couru chez votre femme et nous avons voulu lui annoncer la bonne nouvelle, mais elle avait disparu et jusqu'à présent, nous ignorons ce qu'elle est devenue ». Le rabbi n'eut pas très peur ; il ne laissa rien paraître et dit : « Je pense que quand elle sera restée partie aussi longtemps que moi, elle reviendra ». Il retrouva ses vieilles habitudes : faire la charité aux pauvres, diriger une école talmudique, étudier, faire le bien. Tout le monde était content. Il était déjà rentré depuis un certain temps, lorsqu'il donna un délicieux banquet auquel il convia toute la ville et lorsqu'il fut plus que rassasié, il dit que dès l'instant où (f° 180 v) le Saint, béni soit-Il, l'avait ramené à la maison, il avait fait le vœu de construire une belle synagogue et toutes les pierres qu'il lui faudrait, c'était l'ânesse qui les charrierait. Il s'agissait bien sûr de sa femme, mais les autres gens ignoraient qu'il l'avait transformée en ânesse. Les gens dirent : « Cher rabbi, que le Bon Dieu vous fortifie dans votre intention pour que, d'un cœur sain, vous réalisiez votre projet au plus tôt. » Entretemps, l'ânesse s'était gavée et était devenue énorme. De plus, elle s'accouplait devant tout le monde, à l'instar de l'animal qui n'éprouve pas la moindre honte. Mais lorsque le rabbi commença à lui faire charrier des pierres, elle devint toute maigre ; et chaque fois que le rabbi voyait qu'elle refusait d'avancer, il lui bottait les flancs en disant : « Espèce de chienne va, tout le mal que tu as pu me faire ! Que la foudre te tombe dessus ! » – Et il usa l'ânesse au point qu'elle en fut tout efflanquée. Cette situation durait déjà depuis fort longtemps et personne, hormis le rabbi, ne savait ce que sa femme était devenue. Lorsqu'il eut achevé la construction de la synagogue, le rabbi donna à nouveau un grand banquet auquel il convia toutes les amies de sa femme. Quand elles furent plus que rassasiées, le rabbi se mit à raconter l'histoire à ses amies : tout le mal qu'elle lui avait fait, comment le Saint, béni soit-Il, l'avait aidé à recouvrer la santé, le sort qu'il lui avait jeté ensuite qui faisait qu'elle resterait ainsi jusqu'à la fin de ses jours. Rien ne changerait plus. En entendant cette histoire, les proches parents furent pris d'une grande frayeur et eurent pitié d'elle. Ils supplièrent le rabbi de lui pardonner pour cette fois, disant qu'elle ne recommencerait pas. Mais le rabbi n'avait plus confiance en elle. Peu de temps après, le rabbi mourut en laissant une grande fortune à ses enfants ; l'anneau disparut et la femme fut contrainte de rester une ânesse. C'est pourquoi le roi Salomon a dit qu'il ne fallait jamais confier de secret à une femme, car s'il n'avait pas confié le secret de l'anneau à sa femme, le rabbi n'aurait pas eu le malheur d'être obligé d'errer dans la forêt. Mais il lui rendit la monnaie de sa pièce et ce à juste titre. Plus d'un pense à prendre au piège, mais tel est pris qui croyait prendre. Fin. Voilà l'histoire.

Astrid Starck-Adler
Université de Haute Alsace, Mulhouse